

la fermentation du sol. Si elle diminue ou augmente d'intensité et ne se maintient pas tous les jours semblable, la production du riz serait, ou hâtive ou tardive et, dans les deux cas, le riz n'atteindrait pas le maximum de sa qualité, ne parviendrait pas à la beauté qui le fera rechercher immédiatement sur tous les marchés, par tous les acheteurs, de préférence à ceux de qualité médiocre ou inférieure. Puisque le seul but du planteur est une vente facile, il ne peut être qu'excellent de s'entourer de toutes les précautions possibles pour assurer à ses produits une splendeur de bon aloi.

Quand l'eau est par trop froide, il faut alors faire couler l'eau des réservoirs que le soleil a dégourdi au préalable; on ne pourrait faire autrement sans de graves dommages pour la plante si sensible aux intempéries.

On avait semé le riz assez dru, je pus le reconnaître à la germination des semis; les plantes formaient à la surface de l'eau un véritable tapis de verdure; les carrés avaient l'aspect des prairies nouvelles que le printemps après les frimas de l'hiver fait sortir de terre sous le ciel de Normandie; on eût dit à s'y méprendre, un manteau de gazon tendre, frais, touffus; des pelouses anglaises encaissées par les "levées," et l'on avait la tentation de s'y promener et de s'y asseoir pour quelque dinette sur l'herbe. Mais l'eau dormait dessous; sur certains points que le grain n'avait pas atteints, on voyait l'étang luire et le soleil, de ce marais fertile, que nul arbre n'ombrageait, faisait monter une vapeur lourde, une buée vibrante dans la lumière.

Quelquefois on "repique" le riz; on laisse à ce dessein des carrés vides où l'on vient planter le riz arraché dans les compartiments dont la végétation est trop compacte. Mais le "repiquage" demande une dextérité inouïe, une grande pratique de la culture et ne réussit pas toujours. On le fait pour n'avoir pas trop de perte dans les semis et pour débarrasser les bassins d'une végétation qui serait trop dense et nuirait à la récolte.

Le travail de la nature continue toujours, mais la surveillance des rizières se fait de plus en plus étroite, et plus en plus minutieuse; les maladroits et les parasites sont les pires ennemis du riz.

Un indigène trop zélé faillit compromettre tout par un empressement qu'on ne réclamait pas de lui. Son maître était parti pour deux jours sur une autre propriété où il essayait la culture du café.

A son retour, le riz de toutes les rizières était attaqué par la rouille. Le

serviteur, peu malin, avait lâché dans les carrés une abondante provision d'eau, si abondante que les pieds déjà hauts se trouvaient à demi-noyés.

Heureusement en homme expérimenté, sans perdre une minute, mon ami fit ouvrir immédiatement toutes les écluses, les clefs, comme l'on dit.

Le fléau ne tarda pas à être enrayé et les microscopiques champignons brunâtres qui avaient failli détruire tout espoir de récolte disparurent.

A peine les plantes dressaient-elles déjà fièrement leurs tiges que les parasites de toutes sortes, les herbes des marais, les ajoncs funestes qui sont au riz ce que l'ivraie est au blé, se mirent à pousser, à pulluler.

Les arrosages étaient devenus de plus en plus espacés, de moins en moins fréquents et, par suite la stagnation étant presque perpétuelle, les bassins étaient de véritables marécages, des nappes d'eau morte, malsaine, en évaporation continue et dangereuse.

Au milieu de cette fermentation très forte, les mauvaises herbes se prirent à croître; des "binages" répétés, des sarclages difficiles furent bientôt maîtres de cette végétation parasite et le riz résista par bonheur à cette invasion terrible, à cet assaut livré à la plante cultivée par la nature libre, sauvage, ardente...

Dans certains carrés on n'entra va ce nouveau danger qu'avec la pioche; le mil des rizières, les scirpes, les butomes en ombrelle, les roseaux de toute sorte, attaqués à temps comme tout à l'heure, la rouille, disparurent à leur tour; leur vitalité extrême les faisait parfois renaître et, du jour au lendemain, les rizières étaient couvertes de végétations multiples, d'herbes folles qu'un poète eût admirées pour la fragilité grêle de leurs formes, la grâce svelte de leurs attitudes ou l'étrangeté de leurs feuillages, mais qu'un planteur combattait de toutes ses forces, soucieux de ne pas voir sa récolte endommagée.

Enfin, à quelque temps de là, le riz commença à jaunir. Mon ami avait fait interrompre complètement les arrosages et écouler l'eau par toutes les ouvertures et les écluses pour que le terrain fut bien sec.

Pour cette première récolte, il n'avait pas eu besoin de l'eau des réservoirs et il en restait suffisamment pour la seconde récolte.

Le riz sous les feux du soleil avait pris une belle teinte jaune, panicules, feuilles et tiges, tout était d'une belle couleur d'or; sous la fantasmagorie des rayons, les champs étaient d'un joli coup d'oeil.

Deux jours après que les bassins a-

vaient été mis à sec, mon ami fit à cheval le tour des rizières; je l'accompagnai; il constata par lui-même que les graines des panicules, dans tous les carrés, pouvaient facilement, d'un coup d'ongle, être divisés.

— Tout est mûr, me dit-il, nous allons pouvoir commencer la coupe.

Ah! la belle récolte! ajouta-t-il en me montrant l'horizon. Vous ne pouvez vous figurer mon bonheur, devant toute cette récolte qui m'appartient et va me payer de mes fatigues. D'un geste, il embrassait les rizières où la lumière jouait sur l'or des moissons; un souffle faisait onduler les tiges et, de tous ces compartiments séparés par des digues, montait la chanson froufrouante de toute cette végétation en pleine maturité. J'en étais ébloui, cette Beauce nouvelle devant nous palpitait, le vent balançait cette merveilleuse récolte qui s'agitait, avec des murmures, en vagues lentes, longues et profondes...

Je compris la joie de mon ami...

Aussitôt les faucheurs sans plus attendre se mirent à l'oeuvre. Quand la coupe est faite trop tôt, le riz n'est pas bon; quand elle est faite trop tard, le panicule s'égrène et perd la moitié de la récolte. Cette fois la coupe avait lieu juste à point.

Les javelles jonchèrent rapidement les carrés et les bassins furent dénudés et tondu comme des chaumes.

On liait les bottes; on les dressait sur le sol bien sec toutes droites, au flamboiement du soleil. Les travailleurs étaient à moitié nus dans cette fournaise; et au fur et à mesure de la confection des gerbes, on les entassait dans des voitures que des buffles lentement emportaient vers la ferme. Des volées de moissonneurs ahaient au soleil, sous d'immenses chapeaux-parasols; la ferme était une ruche bourdonnante d'activité, une fourmilière grouillante en travail... Avant la rosée du soir, toute la récolte abattue était en meules, à l'abri de l'humidité; mon ami avait fait une merveilleuse moisson; il n'avait plus qu'à faire battre au fléau ou à la machine tout ce grain pour le livrer ensuite, brut, au commerce.

Au moment où il préparait la seconde récolte de l'année, soit par suite du surmenage, soit en raison de l'insalubrité réelle de la région, de cette culture intense au milieu des marécages, sous le soleil, les fièvres pour la première fois s'abattirent sur lui.

Il ne désarma pas pour si peu et continua sa besogne de planteur.

Il est aujourd'hui un riche colon du Tonkin.

La fortune couronne de succès son entreprise d'agriculture tropicale.